

L'EMANCIPATEUR

ORGANE COMMUNISTE - ANARCHISTE - RÉVOLUTIONNAIRE

PARAISANT TOUS LES 15 JOURS

Chaque collaborateur est responsable de ses articles

ABONNEMENT :

Un an : fr. 1,50 ; six mois fr. 0,75
Etranger, port en plus.

Nous voulons instaurer un milieu social qui assure à chaque individu toute la somme de bonheur adéquate au développement progressif de l'humanité.

Envoyer tout ce qui concerne le journal à
Julien DELVILLE,
Quai Orban, 86, Liège

RÉSURRECTION

Après une assez brusque disparition, *L'Emancipateur* vient à nouveau tenter quelques coups de pioche dans « l'ordre » bourgeois et capitaliste.

Il serait fastidieux d'envisager ici les raisons pour lesquelles le journal avait cessé de paraître.

Les camarades qui ne concevraient pas combien est précaire la vie d'une œuvre anarchiste, doivent réfléchir profondément à toutes les difficultés que rencontre un aussi petit nombre de camarades que celui qui assurait la parution du journal.

Surtout en notre pays où tant de concours nous sont refusés de la part de ceux qui possèdent l'érudition intellectuelle nécessaire et où l'on ne compte pour ainsi dire que des travailleurs manuels, ne possédant d'instruction que celle qu'ils s'imposent après leur labeur journalier, à la rédaction et à l'administration de *L'Emancipateur*.

Nous ne faisons ressortir ceci, qu'à seule fin de faire comprendre aux camarades non prévenus, la dureté de notre tâche, combien notre travail est rude et ainsi les avertir qu'ils ne doivent nous incriminer d'aucune faute si parfois nous manquons de suite dans le travail de pionnier et d'éducateur que nous nous assignons par l'édition de notre journal.

Enfin nous revoyons le jour ! Pour les sincères et les audacieux c'est là l'essentiel.

Il est bien entendu que nous comptons poursuivre énergiquement la ligne de conduite que s'est efforcé de suivre notre prédécesseur *L'Emancipateur*.

Etant catégoriquement ennemi des partis politiques comme des organisations ouvrières se basant sur le principe d'autorité, c'est-à-dire concevant une société où une minorité commande à une grande masse, nous déclarons être résolus à combattre sincèrement, sans haine mesquine et sans basse envie, mais implacablement quand même, ces différentes écoles autoritaires,

et y compris le parti social-démocrate, surtout dans ses chefs, parce que prônant la nécessité de l'autorité dans les relations sociales.

Nous nous promettons de poursuivre la défense et la vulgarisation de la philosophie anarchiste au point de vue communiste-révolutionnaire.

Nous nous occuperons des organisations ouvrières comme fait économique, découlant fatalement de l'antagonisme des classes, de la lutte entre exploités et exploités, sans exagération, ni pour ajouter ni retrancher à leur importance et leur influence dans la vie sociale.

Avec plaisir nous enregistrons leurs progrès, mais nous nous réservons de critiquer leur étroitesse de vue, si nous les voyons s'enliser dans le corporatisme, en y apposant notre manière de voir.

Persuadés que la philosophie anarchiste-communiste-révolutionnaire contemporaine est assez soucieuse de la liberté individuelle de l'être au sein de la société, nous jugeons devoir éviter de tomber dans l'outrance de l'individualisme, de la religion, de « l'homme fort » et du paradoxal « individu » avant tout.

Nous pensons que l'homme, être sociable par excellence, a besoin du concours de ses semblables pour vivre en liberté et en progrès, c'est pourquoi nous nous proposons de préconiser la solidarité pour l'entente entre les êtres humains et de leur bien persuader que la conception de leurs droits de bien-être et de liberté doit se limiter à la satisfaction des mêmes besoins chez leurs voisins.

Dans notre action générale nous comptons tenir compte de tout ce qui est humain concernant l'évolution de l'humanité entière, sans scinder la question sociale, comme ont trop de tendance à le faire les partis politiques et les groupements ouvriers.

Ainsi par exemple, nous pensons que l'éducation de l'enfance comme celles des masses adultes, la pro-

pagande nettement antimilitariste, même contre les armées nouvelles, chères aux socialistes et démocrates; les luttes revendicatrices du prolétariat manuel et intellectuel; les assauts à livrer aux gouvernants et dirigeants de toute école, la suppression des frontières; la fraternité des nations et des races de toute couleur et enfin à côté des améliorations immédiates à conquérir de haute lutte la poursuite sans défaillance ni écart de la réalisation de notre idéal de Justice, de Bien-Être et de Liberté, nous pensons que tout cela se tient, s'enchaîne, forme les différents anneaux d'une même chaîne que l'on ne peut scinder sans erreur grave.

Nous comptons, enfin, sur les forces vitales du peuple pour nous aider à détruire, par la voie révolutionnaire, l'état de choses désordonné actuel et la reconstitution des rouages sociaux sur des bases communistes, mais sans tomber dans l'excès d'un ouvriérisme mesquin en flattant tous les préjugés qui pourrissent la simplicité de la mentalité ouvrière.

Voilà la tâche que nous nous sommes imposée. Il est inutile d'insister auprès des camarades sur la nécessité et l'urgence de leur appui matériel et moral pour nous seconder dans notre travail. Nous avons fait revivre l'œuvre, à eux de nous aider à l'alimenter.

L'EMANCIPATEUR.

La valeur de la Pratique Syndicale

L'édition en brochures, par « La Vie Ouvrière » des articles de Bakounine, sur la politique de l'Internationale, remet en discussion la question de l'importance que nous devons accorder au Syndicalisme.

Pour les syndicalistes (purs) — qu'on me permette ce qualificatif qui n'a rien de désobligeant — la pratique syndicale doit amener fatalement les travailleurs à une conception révolutionnaire. Ils font leurs, ces déclarations de Bakounine :

Les fondateurs de l'Association internationale des travailleurs ont agi avec d'autant plus de sagesse en évitant de poser des principes politiques et philosophiques comme base de cette association, et en ne lui donnant

d'abord pour unique fondement que la lutte exclusivement économique du travail contre le capital qu'ils avaient la certitude que, du moment qu'un ouvrier met le pied sur ce terrain, du moment que, prenant confiance dans son droit aussi bien que dans la force numérique de sa classe; il s'engage avec ses compagnons de travail dans une lutte solidaire contre l'exploitation bourgeoise, il sera nécessairement amené, par la force même des choses, et par le développement de cette lutte à reconnaître bientôt tous les principes politiques, socialistes et philosophiques de l'Internationale, principes qui ne sont rien, en effet, que la juste expression de son point de départ, de son but.

Pour les anarchistes que nous sommes, une telle foi, une semblable conception, sont pour le moins trop simplistes.

Certes, nous voulons bien admettre que l'ouvrier, isolé et partant faible qui s'unit à ses camarades de travail dans le but d'améliorer son sort, accomplit une action révolutionnaire, car ces premières batailles devront nécessairement se mener sur le terrain de la lutte des classes, c'est à dire contre le patron qui l'exploite. Mais s'ensuit-il par là qu'une semblable action doive se continuer? Nous le voudrions mais hélas! les faits nous démontrent le contraire.

Après quelques grèves, patrons et ouvriers s'aperçoivent vite qu'ils ont plus d'intérêt à se ménager qu'à se combattre, c'est alors la signature de contrat collectif qui est, à n'en pas pas douter, un gage de paix pour les deux parties, avec toutefois le ménagement des intérêts des contractants.

C'est ensuite, quand la concurrence n'intervient pas, l'acquisition de hauts salaires aux dépens du consommateur. C'est aussi le monopole du métier avec la réglementation de l'apprentissage.

Et qu'on ne crie pas à l'exagération, qu'on jette un regard sur les organisations américaines et l'on sera fixé.

Qu'on voie aussi, plus près de nous, la besogne des diamantaires anversois, ils ont eu cependant leur période héroïque, ils ont du lutter ardemment pour arracher des meilleures conditions d'existence, ils ont tombé pourtant dans le plus étroit corporatisme. L'apprentissage du métier par les seuls fils d'ouvriers en donne la mesure.

Nous pourrions ainsi multiplier les exemples, montrer l'absence de conception révolutionnaire chez les travailleurs anglais malgré leur gros demi siècle de pratique syndicale, mais à quoi bon, la vie est pleine de faits en faveur de notre thèse et la moindre observation les fait découvrir.

Il est possible pourtant d'éviter cette déviation, comme nous l'avons dit plus haut, quand les ouvriers s'unissent et se groupent c'est d'abord contre leurs patrons qu'ils doivent lutter, pour améliorer leur sort. A nous de profiter de cet antagonisme, pour leur infuser notre conception de société sans maître, pour leur montrer le rôle néfaste du patronat au point de vue production pour annihiler, enfin, l'atmosphère

phère conservateur qui les enveloppe et les fait dévier.

Faisons en sorte que le groupement ouvrier soit la forge où se matérialisera la pensée anarchiste. Nous marcherons ainsi d'un pas certain sur la route de l'avenir. J. D.

Echos

Religion et Profit. — Nous avons sous les yeux, les conditions de travail de l'école supérieure de broderie de Lierre, tenue par les Ursulines. Disons tout d'abord que le temps de présence à l'école, est de 8 h. 3/4, seulement les ouvrières sont obligées de reporter chez elles de l'ouvrage pour 2 ou 3 heures, ce qui fait un total de 11 à 12 heures de travail.

Savourez leur salaire journalier.
à 13 ans de 0 f. 35 à 0 f. 50.
à 14 ans de 0 f. 50 à 0 f. 60.
à 15 ans de 0 f. 75 à 0 f. 90.
à 16 ans de 1 f. 00 à 1 f. 20.
à 17 et 18 ans de 1 f. 25 à 1 f. 40.
Pour Braine-le-Comte ou d'autres bonnes sœurs, tiennent un atelier de reliure, les salaires sont encore plus édifiants. Les ouvrières obligées de travailler aux pièces, arrivent parfois à gagner la fantastique somme de 0 f. 50 par jour et il paraît que certaines d'entre-elles, dépensent pour leur train 1 f. à 1 f. 30 par semaine.

Quand on songe à ces conditions d'existence, on est édifié sur l'œuvre moralisatrice accomplie par les religieuses.

Mais quand donc le peuple, voudra-t-il se débarrasser de cette engeance, qui sous le couvert de la philanthropie, martyrise et tue l'enfance.

Finance et Militarisme. — S'il y a encore des gens assez naïf pour s'imaginer, que les classes dirigeantes ne confondent pas intérêt personnel et patriotisme, qu'ils examinent les résultats de l'application de la loi de 3 ans en France.

Du 20 Janvier au 16 Février, il y a eu 320 soldats morts de maladies épidémiques, depuis leur nombre ne cesse de croître, il y a en effet dans les hôpitaux militaires, des milliers de malheureux où la mort fait chaque jour une copieuse provision.

Or, le remède à cela, serait de libérer la classe incorporée à 20 ans, malgré les avis d'éniments médecins, d'abandonner aussi les nouvelles casernes sur les murs desquelles l'eau suinte sans discontinuer.

Mais voilà, une chose s'oppose à ces actions de bon sens : l'intérêt capitaliste.

Si l'on revient en effet à la loi de deux ans, ce sera l'arrêt complet dans la construction de nouvelles casernes, or, les exploiters de la terrasse, de la maçonnerie et de la charpente, veulent absolument continuer à grignoter au budget de 2 milliards que les représentants du bon peuple français ont voté. On devrait aussi décommander les canons et armes de toutes sortes qui devaient servir à l'équipement des nouvelles recrues. Mais cela mettrait en colère, monsieur Schreider et sa bande qui se sont promis de se tailler la part du lion sur le budget précité.

Donc si le régime actuel est maintenu ; régime qui cependant met en état d'infériorité (la belle armée française), s'est exclusivement parce que le patriotisme des dirigeants se mesure au poids de l'or, qui entre dans leur coffre-fort.

Mais quand donc les travailleurs veront ils assez clair, pour se refuser d'être plus longtemps de la viande d'hôpital ou de la chair à canon.

Leur patriotisme. — Le gouvernement japonais a dû faire arrêter de hauts officiers qui avaient tripatouillé dans le budget de la marine et les transmettre devant un conseil de Guerre.

Les faits sont assez graves pour avoir occasionné des troubles à Tokio, lesquels ont été sauvagement réprimés. On parle de la complicité des membres du gouvernement.

Leur patriotisme est partout d'une même voracité. De ce mensonge patriotique, les gouvernants en sont les requins, les peuples, en sont les victimes, croquées ou pressurées.

Un coup de balai dans les écuries d'Augias. — Le parti socialiste Italien vient d'exclure le député Labriola,

maire de Naples, lequel, quoique siégeant au parlement sur les bancs de l'extrême gauche et semblant être des plus ardents socialistes, ayant pris part à diverses manifestations nettement socialistes, vient de faire un discours justifiant les atroces campagnes Tripolitaine et autres guerres coloniales.

Que de balayages semblables il faudrait encore pour que le socialisme revienne aux principes intégraux qu'il avait à son aurore.

Tous nos regrets. — A propos de l'accident arrivé au roi, les Souverains et Présidents de Républiques des pays voisins lui ont envoyé leurs condoléances.

Nous aussi nous avons des regrets à exprimer ; c'est que le petit pavé qui se laisse d'habitude piétiner tout bêtement, n'aye pas mieux réussi à faire une fois œuvre utile et intelligente en cassant autre chose que la patte à notre couteux monarque.

Impérieux devoir

La société moderne étatiste, avec sa grande industrie et ses cortèges de prolétaires, fait de la libération de l'individu et de la suppression de la misère une absolue nécessité, que seul le monde du Travail peut accomplir.

Pendant des siècles, l'homme, esclave de l'ignorance autant que soumis envers ses maîtres de toutes castes, a cru, dans sa naïveté, que l'émancipation de sa propre personne pourrait venir de quelque puissance surnaturelle. Il a donc prié, rampant au pied des autels, dans l'imploration des divinités. Mais à la longue, il a compris combien étaient vaines les invocations à l'intervention de la toute puissance céleste, et comme ses chaînes n'en devenaient pas moins lourdes, il a perdu la foi dans les idoles invisibles. C'est alors que les puissants, se rendant compte du besoin pressant d'une religion pour le peuple, créèrent la fiction du gouvernement à base de représentation prétendument populaire.

Et les apôtres de la religion nouvelle vinrent au peuple et lui exposèrent les bienfaits que pouvait apporter l'application du système nouveau. Désormais, trêve de prières ! Le bulletin de vote était la panacée qui changerait en paradis terrestre notre vallée de larmes.

Mais hélas ! les gestes, partant les résultats, restaient les mêmes.

Et pris de panique dans le remous formidable qui nous emporte tous, le grand trimardeur à l'aspect juvénile s'est mis à rêver. Sous la pression de la pensée, les croyances se sont évanouies en lui, pour faire place à la conscience de sa propre puissance.

De plus en plus confiant dans la vertu de ses seuls efforts, il a désormais mis son salut en lui-même.

C'est là le ferment de délivrance et il n'y en a point d'autre. Un tel phénomène ne peut que nous réjouir, car il est annonciateur des grandes et salutaires révoltes, qui nous libéreront du Minotaure moderne. Mais il faut, pour assurer notre affranchissement, que nos

efforts soient la résultante d'une inébranlable volonté et ce, la tension des esprits vers un idéal peut seul nous le donner.

Imprégner les masses du désir ardent de réaliser une société nouvelle où l'on ne verra plus un soldat ni un mendiant ; montrer aux exploités, l'exclavage actuel, plus honteux que celui de l'antiquité, dans lequel ils végètent et dont ils ne se rendent pas un compte exact ; mettre en lumière toute la férocité hypocrite du régime actuel qui, au nom de l'ordre et de la morale, maintient le culte du Veau d'Or et le règne de la Force ; donner aux malheureux la soif d'un état social où l'on assistera plus, comme de nos jours, spécialement dans les grandes villes anglaises, aux cortèges des milliers de sans-travail faisant la quête tout en promenant leurs outits ; provoquer le désir d'un monde où des millions de miséreux ne mourront plus par suite du manque du nécessaire quand, dans l'état actuel des choses, la production est plus que double de la consommation : c'est surtout en cela que doit consister l'œuvre de tout homme, bien pénétré du sens de la vie.

Chez l'être normal que n'ont pas trop abimé les mensonges conventionnels, la comparaison entre **ce qui est** et **ce qui pourrait être**, lorsque nous aurons la ferme volonté, ne peut qu'engendrer la **haine** du monde qui nous opprime et l'**amour** d'une société meilleure, où règnera plus de justice et d'harmonie.

Travaillons donc dans ce sens ; soyons des brasseurs d'idées ; ne nous lassons jamais d'évoquer la belle épopée révolutionnaire qui s'annonce et qui constituera, pour nos frères de demain, la grande moisson de ce que, en fidèles disciples de Germinal, nous aurons semé aujourd'hui.

Les sages ne manqueront certainement pas de nous traiter d'utopistes, cependant, si de tous temps il n'y eut pas eu des « fous » des novateurs, il est certain que nous en serions encore à manger des racines et croquer des noisettes dans les bois.

C'est à nous que revient la noble mission de travailler à l'épanouissement de la liberté individuelle, sans laquelle aucun vrai progrès n'a lieu ; c'est à nous d'intensifier la lutte contre le vieux courant de l'Autorité, d'où qu'il vienne et quelle que soit sa forme.

A l'œuvre donc ! Donnons-nous sans compter ; répandons la vie à pleine mains. Et que la brûlante apostrophe du farouche Danton soit le fouet réservé aux indécis, aux faibles, aux timorés : « Il faut de l'audace, encore de l'audace et toujours de l'audace ! »

J. M.

Les camarades voudront bien nous faire parvenir leur copie le dimanche précédant la parution du journal.

Mouvement Ouvrier

Liège

A la Fabrique Nationale d'armes de guerre de Herstal

Il est généralement de fait, que les ouvriers de la F. N. posent à l'élite ouvrière, et bon nombre de travailleurs Liégeois envoient beaucoup de faire partie du personnel de cette usine, considérant ce dernier comme privilégié.

Qu'on se détrompe, car si quelquefois il arrive à y gagner (par une production plus qu'intense) un peu plus qu'ailleurs pour une pièce de 50 c. en plus à la journée qu'en d'autres lieux, ce personnel subit un arbitraire et des vexations qui le rende mûr pour la chaîne rivée au pied et le carcan au cou.

Ainsi quand on arrive 1 ou 2 minutes avant 7 heures et après jusqu'à 7 heures 20 (réglementairement c'est 5 minutes avant l'heure que l'on doit arriver) on octroie aux retardataires une amende de 1 heure la première fois et 2 heures la seconde, à la troisième on est passible de renvoi. C'est là une bonne arme qu'a la direction contre les fortes fêtes, mais si on en use pas communément, on oublie néanmoins jamais l'amende de 2 heures. Ce qui porte à 5 heures le total des amendes pour trois retards souvent insignifiants.

Une triplé pléiade de gardes, coiffés de képis de policiers, véritables chiens couchants de la direction, promènent leur paresseuse nocivité et une morgue de dogue à travers l'usine. Hargneux comme des mauvais roquets, ils distribuent amendes et apostrophes grossières aux ouvriers et ouvrières pour les moindres futilités. Si l'un deux vous prend à fumer, il vous inflige 2 heures d'amende, leur lieu de prédilection pour moucher sont les cabinets et ils chronométreront volontiers le temps qu'on met à soulager un besoin pressant. Il paraît qu'il en est un, un grand jeune fainéant de 20 à 25 ans qui par son zèle à cet endroit revendique l'honneur de porter une telle insigne : « garde de chiottes ».

En ce moment de crise où l'on renvoie et fait chômer des hommes, on oblige les femmes à trimer jusqu'à 7 heures du soir et on leur impose souvent de faire marcher deux machines. Il est vrai que pour un travail moindre, ailleurs, on paye des ouvriers de 5 à 6 francs par jour, ici ces femmes gagnent à peine 3 francs.

Dans certains groupes, les régleurs ont du bénéfice sur le travail de leurs femmes ce qui les rend plus tyraniques que de véritables patrons exploiters.

Si l'on tient compte qu'à la nouvelle année les dividendes ont atteint 30 % et que les actions dépassent plus de 10 fois la valeur de leur émission, on se demande par quelle cynique dérision les administrateurs, la plupart allemands, voudraient que les ouvriers s'associent à fêter la fabrication du millionième browning par cette fabrique qui n'a de nationale que les moyens très belges de diriger et d'exploiter.

Il est vrai que les ouvriers y sont si... ne mettons pas vaches, nous insultons ces quadrupèdes. X.

A Verviers

Chez les Métallurgistes

Ceux qui n'ont pas passé par nos ateliers n'ont aucune idée de leur organisation du travail.

La plupart des ouvriers travaillent aux pièces, sans garantie de salaire. Ceux qui travaillent à la journée ont rarement plus de cinquante centimes à l'heure.

Presque tous ceux qui travaillent aux pièces, sont aidés par des apprentis qui ne sont pas rétribués durant les six premiers mois ; après ce laps de temps l'ouvrier doit payer lui-même son apprenti à raison de cinquante centimes par jour, pendant six autres mois. L'apprenti doit ensuite continuer cette filière tortueuse.

Or souvent pour éviter de payer son apprenti, notre travailleur, s'en défait, sous un prétexte quelconque à la fin des six premiers mois et en reprend un autre, toujours (à l'œil).

Dececi, ressort éclaïrement l'exploitation de l'apprenti par le patron et par l'ouvrier inconscient ou égoïste.

Cependant un renouveau se dessine, la mentalité des jeunes ouvriers n'est plus du tout la même que celle des anciens ouvriers. Ces derniers jouissent de certains privilèges leur concédés par les patrons dont ils sont les bons soldats.

Les jeunes veulent faire disparaître le travail aux pièces, comprenant que c'est là une cause de division, de favoritisme et surtout de production intense qui produit aussi l'absence de camaraderie entre les ouvriers qualifiés et les apprentis.

En ce moment un referendum est organisé pour la suppression du travail aux pièces, quoique n'étant pas terminé, les premiers résultats s'annoncent de bon augure et marquent un certain progrès dans le mouvement économique. L. L.

La question browning

Au cours d'une discussion d'intérêt un banquier a tué deux hommes.

Pour nous le cas est clair : c'est l'argent qui fut promoteur du drame, l'argent qui affole ceux qui croient le posséder et qui en réalité sont possédés par lui, l'argent, maître tyranique des hommes prêts, soit pour le conquérir, soit pour le conserver, à toutes les bassesses et à toutes les infamies, à toutes les trahisons et à tous les forfaits, à tous les brigandages et à tous les crimes...

Pour les profonds psychologues et les éminents moralistes (qui composent ce personnel rédigeant des grands journaux *faiseurs d'opinion publique* le cas se réduit à sa plus simple expression. L'argent est mis hors de cause a priori et c'est au browning seul qu'on s'en prend. « Si l'assassin n'avait pas été armé il n'aurait pas fait feu ! », cette déduction magnifique qui fait honneur à la logique de nos Lapalisse de Presse aboutit tout naturellement à conclure à la suppression du port d'arme. C'est en effet vers cette prohibition que sont montés tous les vœux des folliculaires bourgeois et... socialistes. Nous n'en attendions pas moins de ces Messieurs. Tout de même avouons que nous avons été froissé de trouver sous la plume de compagnons socialistes des aphorismes et des sentences puisés manifestement dans les journaux « de bluff et de chantage ». Qu'on déguste le morceau suivant :

«... Car le port d'arme est prohibé en Belgique ! Il faut, sauf pour les agents électoraux cléricaux du pays d'Alost, la croix et la bannière pour obtenir un permis de chasse et les prérogatives qui s'y attachent. Quant au port d'arme véritable son octroi est rarissime. Le bon sens exige qu'on ne puisse vendre d'armes

qu'aux citoyens munis de ces autorisations légales. Mais la réalité est que l'on débite des armes en gros et en détail en toute liberté et que le plus menu et le plus méchant des gosses ou la plus épaisse des brutes peuvent moyennant quelques sous acheter un pistolet, un revolver, un poignard, bref de quoi occire son semblable en cinq secs ».

Cet honnête langage qui exhale un si doux parfum de bourgeoisisme n'émane pas, comme on le croirait volontiers, d'un soutien de l'ordre; il vient en droite ligne du *Peuple*, organe des prolétaires se revendiquant de la lutte de classes et des principes révolutionnaires. J'imagine qu'un procureur royal ne parlerait pas différemment. Prohiber, interdire le port d'arme à quiconque ne peut exhiber patte blanche (c'est à dire à tous les polos), n'octroyer la permission qu'aux citoyens offrant des garanties politiques et sociales prises des agents de l'Etat, c'est en effet le rêve bourgeois dans toute sa munificence : le peuple sans arme face à ses maîtres armés jusqu'aux dents.

Messieurs les auxiliaires de la Police opérant dans les quotidiens comptent un peu trop sur la Loi pour exaucer leurs vœux les plus sanguins. La loi est impuissante en la matière sinon il y a belle lurette qu'on n'en aurait usé. On lui a fait rendre le maximum qu'elle peut donner. Pousser l'inquisition plus loin ce serait courir le risque de soulever l'opposition d'une industrie et d'un commerce dont les intérêts ne souffrent pas d'être contre-carés systématiquement. La peur de l'électeur, peur dont les effets se font si souvent sentir — notamment lorsqu'il s'agit de taxer les empoisonneurs patentés — suffirait certainement à refréner l'ardeur des élans politiques assez téméraires pour affronter la plateforme avec à leur programme, une mesure prohibitive ou populaire. Et même en admettant que la surveillance de ce contrôle de la vente des armes par l'Etat puissent s'établir, y aurait-il un browning de moins en circulation ? Non, car le négoce clandestin prendrait de l'extension et certes l'écoulement des armes par cette voie souterraine serait autrement considérable que par le négoce ouvert et licite.

La question browning dépasse la boutique de l'armurier et s'élève bien au-dessus de la-mare aux bestioles politiques. C'est une question sociale et une question humaine. Qu'on veuille bien y réfléchir ! Le danger du port d'arme, puisque danger il y a, ne tient pas à l'arme, inoffensive par elle-même, mais à la mentalité de son détenteur, mais aux contingences matérielles et morales qui entourent l'individu, façonnent sa mentalité et déterminent ses actions. Ces contingences engendrent-elles des rivalités, des antagonismes et des haines, la mentalité sans être nécessairement mau-

vaïse de fond, est-elle par les forces ambiantes — forces d'argent le plus souvent — sollicitée vers le mal, en ce cas le port d'armes donne un moyen d'exécution facile et rapide à des pensées dont la genèse provient à la fois de l'hérédité de l'éducation et du milieu, avec prédominance de ce dernier. En retour et corrélativement la mentalité est-elle portée à la raison, à l'examen philosophique — encore faut-il que les contingences matérielles ne lui soient point des pires — alors, l'arme n'intervient plus que comme moyen suprême de sauvegarde en cas de légitime défense.

Tout le problème ou plutôt toute la solution consiste donc à vouloir réaliser des conditions de vie propices au développement des bons instincts et de la raison et susceptibles, en conséquence, d'éliminer ce que l'hérédité et l'autorisme ont pu laisser dans le cerveau humain de fange et de barbare.

Or il n'est pas besoin d'être observateur bien sagace pour se rendre compte que toutes les institutions, toutes les puissances établies s'opposent à cette solution désirée, voulue recherchée des anarchistes.

Non seulement l'organisation sociale vicieuse, barbare, est déclarée sacro sainte et intangible en vertu du Droit des plus forts, mais encore toutes les puissances conservatrices se liguent, se coalisent pour façonner des mentalités compatibles avec le règne de l'ordre, des mentalités propriétaires, serviles et barbares. L'éducation à rebours des dirigeants dépasse même les bornes que lui avaient fixées la sainte Eglise. Avec le progrès, avec la démocratie caricaturale de vraies entreprises de corruption et d'avachissement sont nées, se développent, prospèrent, étendant leurs ravages de la ville aux campagnes, des hautes classes à la plèbe. Le *Théâtre* avec sa pornographie, ses adultères, ses drames, le *Cinéma* avec ses romans parés genre Zigomar, la *Presse* avec sa littérature frêle avec son étalage permanent de ragots policiers, avec son exécration publicitaire de l'ordure jettent le désarroi dans les consciences, le trouble et la folie dans les cerveaux, engendrent la frénésie de la violence et provoquent la contagion du meurtre...

Il sied bien à ces empoisonneurs appointés, à ces moralistes de cavernes qui passent le plus clair de leur temps à faire les poches au *Populo* et à fomenter des mentalités d'apaches, à leurs images, de s'arrêter quelques minutes, de temps à autre, pour gémir du « flot montant de la criminalité », pour hurler à la répression. C'est par raffinement d'hypocrisie sans doute, par volupté sadique, que ces êtres fougueux s'indignent de la facilité avec laquelle des impulsifs et des malheureux pénétrés de leurs enseignements et nourris de leur moëlle trouvent auprès d'honorables mercantils les moyens

matériels d'exécuter les actes qu'on leur a suggéré d'accomplir !

Nous n'attendons rien des prohibitions et des restrictions quelles qu'elles soient. Nous attendons tout de la liberté la plus complète et la plus absolue. L'hypocrisie qu'engendre toute contrainte est pourrisseuse par elle-même. C'est le chantage intime qui ronge l'humanité. Les prisons, tout l'attirail répressif ne guérissent rien et n'arrêtent rien. Ils vivent de la criminalité; ils ont intérêt à ce que le crime progresse; à ce que les mœurs se décomposent encore un peu plus; jalousement ils veillent à ce qu'il en soit bien ainsi. Nous avons là-dessus, des références, des attestations et des faits d'indiscutables valeur qu'il nous serait trop long d'exposer mais qui nous autorisent à proclamer qu'il y aurait beaucoup moins de sang répandu si le port des armes était ostensible, de même qu'il y aurait beaucoup moins d'infanticides de débauche et de dépravation si, comme ne le veut pas une morale surannée, imbécile et abjecte, l'éducation des sexes était affranchie de tout mensonge, de toute hypocrisie, de toute entrave.

Et puis quoi, osons donc nous placer au point de vue révolutionnaire puisqu'il s'agit d'arme et puisque l'arme et l'engin tiennent dans la destinée humaine une place que nul ne songe à leur disputer.

Une arme browning, poignard ou bombe a sur d'autres produits civilisés qui assassinent, torturent et broient *légalement* c'est à dire sans miséricorde possible ni recours en grâce, l'inappréciable avantage de pouvoir, dans la main de la victime ou de l'opprimé, se retourner contre le bourreau ou le tyran. Qui ne voit l'emploi salutaire libérateur, justicier qui peut en être fait ? Les temps de violence ne sont pas encore révolus. Du train où nous allons, avec l'apprentissage obligatoire de l'outil de meurtre en des casernes qui poussent comme des verrues chancroïdes sur la face des peuples, bien des générations passeront sans doute avant l'avènement de la cité de nos rêves, avant que le soc ait triomphé du sabre. Dès lors ne serait-ce pas pour nous, prolétaires, hommes de révolution, la pire sottise que de donner l'exemple de l'abdication Tolstoïenne à nos maîtres, vrais bandits, qui, derrière le triple rempart de leurs codes, de leurs baïonnettes et de leurs canons, nous couvrent de regards féroces surprennent nos moindres gestes de self-défense ?

Réhabilitez donc le citoyen Browning et sa digne compagne Dame Dynamite ! L'un et l'autre ont un rôle à jouer dans les événements qui s'annoncent, un rôle plus décisif sans doute que tous les discours réunis des bonisseries électoraux. Ce sont de nobles compagnons dont il est prudent et sage de se ménager l'appui. Trop long-

Feuilleton de *L'Emancipateur*

A propos d'un Problème Scientifique

Il y a quelques temps, dans le bulletin de la Société Chimique de France, à propos de la fixation industrielle de l'azote, dans le but de la fabrication d'engrais, le professeur Ph. A. Guye disait : « Le problème de l'azote apparaît ainsi comme un des facteurs importants de la question sociale, un des seuls, peut-être, qui permettent d'envisager un jour quelque solution vraiment scientifique. »

Comme ce point de vue nous intéresse toujours, il est peut-être regrettable de ne disposer que de l'espace sacrifié par ce journal, pour accorder l'examen mérité à ce problème connu dans l'histoire des sciences sous le nom de « dilemme de Crookes » ou « problème du blé ». Evidemment la

question sociale, comme sa résolution, change d'aspect et d'étendue aux yeux des individus qui l'étudient, suivant leur conception d'un état de choses plus équitable, suivant leur idéal. Mais pour les moins exigeants, pour ceux qui abandonnent les considérations philosophiques et qui se soucient peu de la conformation au bon sens des rapports entre les habitants de notre planète, elle consiste sans doute, au moins, en l'abolition de cette mort par la famine infligée tous les ans à des centaines de milliers d'êtres humains par l'organisation abjecte et cruelle de notre société. N'oublions cependant pas non plus, que les défenseurs de causes à portée sociologique, quelque soient leurs aspirations, voient trop souvent une panacée dans la réalisation de leurs espérances. Il nous a été donné des exemples de cet esprit par les pionniers du syndicalisme, de la coopération, de la mutualité et de plusieurs moyens d'émancipation ou de lutte contre la misère,

dont les uns ont dévié ou n'ont porté aucun fruit, dont les autres n'ont pas donné les résultats attendus et dont certainement aucun ne suffit seul au renversement des entraves de la marche de l'humanité vers des temps meilleurs.

Pour revenir à notre sujet, quels sont donc les bases, l'importance, l'état du problème du blé et les conséquences de sa solution.

Constituées de carbone, d'hydrogène, d'oxygène, d'azote, en proportions moindres de phosphore, de chlore, de soufre, de calcium, de potassium, tous éléments unis entre eux en combinaisons aussi nombreuses que variées, les plantes possèdent la même composition qualitative que les animaux, mais, contrairement à ceux-ci, puisent leur nourriture directement dans le règne minéral.

Par exemple, l'anhydride carbonique dégagé par nos innombrables combustions leur fournit le carbone, l'eau leur donne l'hydrogène en agissant en même temps comme agent physique et par

leur fonction chlorophyllienne sous l'action du soleil, les feuilles, avec ce carbone et cet hydrogène brûlés, élaborent les hydrates de carbone (amidon, sucres) point de départ de toutes les matières végétales. L'azote, corps aussi indispensable, s'assimile exclusivement en nitrate. Il se rencontre sous cet état, dans l'atmosphère, en quantité infinitésimale pendant les orages et certains microbes, les nitrobacters, vivant encommensales sur les racines des légumineuses (trèfles, luzernes) rendent toujours en proportion trop restreinte, celui de l'air, propre à la nourriture des végétaux. Dans le fumier, qui ne constitue qu'une infime partie des richesses prises à la terre, l'azote se trouve sous une forme organique changée par l'action de l'air en ammoniacale d'abord, en nitrique ensuite. Jusqu'en ces dernières années, on pourvoyait à l'insuffisance de cet élément par l'apport aux cultures du nitrate de soude du sud de l'Amérique. Malheu-

temps ils ont servi à l'asservissement des masses débiteuses de patentes par des minorités énergiques, spoliatrices, qui ont eu l'habileté de monopoliser la force et qui réalisent encore aujourd'hui ce miracle d'armer les victimes contre les victimes elles-mêmes. La face des choses peut et doit changer. Une arme, en une main ferme égalise le faible au fort. C'est par le fait un instrument démocratique. De même que l'invention de la poudre porta un coup fatal à l'inabordable chevalerie, la puissance balistique des engins modernes jettera bas la ploutocratie le jour où les prolétaires en auront appris l'emploi.

Un temps viendra, les progrès merveilleux de la science nous permettent de l'entrevoir, où l'individu aura à sa disposition dans le creux de sa main, une parcelle de matière dissociable représentant une force prodigieuse, incalculable, irrésistible. Que pèseront alors les tyrans, s'appelleraient-ils *foule* ou *collectivité*? La domination et l'exploitation de l'homme disparaîtront fatalement le jour où chacun aura la force en son pouvoir. Dès aujourd'hui sachons conquérir cette force, une parcelle tout au moins, sachons nous armer dans un but équitable et noble. Le vrai moyen de rester esclaves à perpétuité n'est-il pas de tendre le cou au bourreau et de prêter les mains aux licteurs? Ne comptons pas sur la tendresse des maîtres. Montrons plutôt les dents si nous voulons qu'on nous respecte. C'est la sagesse même qui le proclame.

Exécrables instruments aux mains des rétrogrades et des conservateurs, le browning comme l'obus peuvent devenir d'efficaces outils de libération au service des révolutionnaires qui luttent pour la conquête de la liberté et le triomphe de la Justice.

R.

Mouvement international

France

Il y a quelques semaines, les mineurs du Nord de la France et du Pas-de-Calais s'étaient levés dans un superbe élan d'unanime entente, pour revendiquer la retraite de 2 francs par jour à 50 ans, les huit heures de travail, la suppression des heures supplémentaires et l'assimilation des ardoisiers aux mineurs, pour les intérêts communs.

Basly, député socialiste du Pas-de-Calais, usant de son influence sur les Vieux syndicats, organisations dissidentes de la C. G. T., avait étranglé la grève en faisant reprendre le travail aux mineurs membres de ces syndicats ceci, après

reusement, les gisements chiliens sont en voie d'épuisement et on traite actuellement des produits abandonnés depuis plusieurs années pour leur pauvreté. Pour faire face à la consommation de céréales on avait eu recours au déboisement qui présentait un sol vierge, ayant toujours retrouvé ses dépenses, mais ce procédé menaçait du sort de Carthage de vastes étendues de territoires et des savants ont même accusé une poussée trop avant dans ce sens.

Comme la culture intensive s'impose, l'absence de salpêtre en abondance, sans un moyen de le remplacer, constituerait donc une véritable catastrophe, car dans 30 ans, le pain, dont déjà tant manquent, deviendrait un aliment de luxe. Pour aggraver encore la situation, l'accroissement de la population, sans doute répondant aux exhortations des gouvernants et des religieux, a dépassé toute prévision en ces dernières décades.

En 1890 déjà, Crookes, à un congrès

s'être entendu avec les représentants des compagnies minières comme s'ils étaient des complices.

Les mineurs et similaires conférés de toute la France réunis dans un congrès à Lens, ont décidé la grève générale pour le 1er mars si le Parlement ne leur accordait pas satisfaction, or celui-ci vient de se prononcer sans tenir compte de leurs desideratas.

La grève est donc inévitable.

N. — B. — Au moment de mettre nous presse, nous apprenons que la fédération du sous-sol a lancé l'ordre de grève, tous les bassins miniers y ont répondu admirablement, on ne remarque qu'une certaine hésitation dans le Pas-de-Calais. Nous saurons plus tard ce qu'il en adviendra.

En Afrique du Sud

Quelque soit la partie du monde, où l'on jette les regards, on trouve la classe ouvrière luttant sans cesse ni merci pour son affranchissement.

Il y a bien quelques fois de longs et lourds silences, des absences de heurt avec la classe ennemie, qui laisse supposer aux mal avertis des peuples courbés sous le joug de l'esclavage.

Ce n'est là, heureusement, qu'une illusion, les révoltes qui viennent de se produire en Afrique du Sud le démontrent péremptoirement.

On avait pu croire bien longtemps que ces contrées d'Afrique étaient composées d'une part de maîtres arrogants et cruels et d'autre part de légions d'esclaves mornes et soumises.

Et voilà que tout à coup des bruits de grève circulent dans les mines d'or, ils s'étendent en tache d'huile, enfin la révolte éclate, alarmant des centaines de financiers, jetant la perturbation, créant des paniques, même dans ces milieux artificiels que sont les banques.

Ce n'était pourtant qu'un prélude, un combat d'avant-poste en regard de la grande bataille qu'allait livrer la plèbe aux rois des usines et du rail.

Quelques temps après, en effet, les serfs de la voie ferrée posaient leurs revendications qui, naturellement, furent repoussées avec dédain, c'était la grève; grève qui ne devait pas se cantonner à cette seule corporation, mais s'étendre à toutes les professions.

Ce fut l'arrêt complet de toute vie active

tenu à Bristol, jetai le cri d'alarme. Depuis, on a beaucoup tenté la combinaison de l'azote et de l'oxygène de l'air qui offre une source intarissable de matières premières pour la préparation de l'acide nitrique et des nitrates. Birkeland a trouvé un procédé, dont Schönherr a modifié le dispositif et basé le fait connu, déjà avant Ramsay, de la formation d'oxyde nitrique, par l'action sur l'air des hautes températures produites par l'arc voltaïque.

Avec des installations appropriées, on a fabriqué, suivant ce principe, des nitrates répondant par leur qualité aux exigences de la végétation. Comme dans notre société, une chose, même nécessaire, ne se réalise que si elle se prête aux spéculations financières, on n'a érigé, jusqu'à présent, de ces usines, qu'en Norvège, pays offrant par ses chutes d'eau une grande force motrice économique. (On utilise actuellement, en Norvège, à cet effet, une force de 540.000 HP.) Le prix de revient des

pendant plus d'une semaine sur cet immense territoire. Hélas, pour des raisons encore mal définies, la grève n'aboutit pas. Mais elle avait inspiré une peur bleue aux dirigeants; aussi s'en vengèrent-ils en emprisonnant des milliers de révoltés et en bannissant les neufs principaux leaders du mouvement.

Si le gouvernement Sud Africain s'imagine, par ces procédés, empêcher chez le peuple les aspirations vers le mieux, d'éclorre et de se manifester, il se trompe lourdement, il arrive au contraire à soulever contre lui le prolétariat conscient du monde entier.

Les travailleurs anglais, surtout, chez qui les déportés vont débarquer, se proposent de manifester par de grandioses démonstrations leurs réprobations de ce scandaleux arbitraire.

Il serait bon cependant qu'on ne se borne pas là. Il y a bien des consuls quelque part qu'on pourrait rendre responsable des iniquités accomplies par le gouvernement qu'ils représentent. Qu'on se rappelle l'affaire Ferrer).

Il faudrait aussi qu'un boycottage systématique des produits de là bas s'organise, les dockers surtout devraient s'engager à ne plus toucher aux marchandises de ce pays barbare.

Les parasites responsables de ces actes iniques se garderaient bien à l'avenir de recommencer. Mais un sens si complet de solidarité est-il assez développé dans notre classe? C'est ce que l'avenir nous apprendra.

La Vie de "L'Emancipateur"

Comme nous le disons d'autre part, la vie d'un journal anarchiste est quelquefois éphémère. Cela tient, la plupart du temps, à ce que trop peu de camarades apportent leur pierre à l'édifice.

Or, l'œuvre que nous avons entreprise ne peut se faire qu'avec le concours de tous, elle nécessite un effort persévérant et tenace, c'est dire que si le petit noyau que nous sommes ici à Liège est livré à lui-même, il n'arrivera pas à la maintenir debout.

Mais cela ne sera pas; est-ce que tous les amis présent à la réunion où fut décidée la réapparition du journal ne se sont pas engagés à le soutenir et à le faire prospérer? Est-ce que beaucoup d'autres ne nous ont pas promis leur aide?

Le moment est venu de tenir promesse. Nous avons fait tirer des listes de sous-

produits obtenus est encore très élevé et il semble que l'amélioration de la méthode, consiste surtout en l'utilisation de la trop grande énergie perdue.

Quand on parle d'énergie perdue, on pense forcément à celle représentée par 9 1/2 milliards de francs, dépense annuelle de l'Europe pour ses armées, à celle absorbée par nos nombreuses industries inutiles et nos institutions malsaines basées sur le mensonge; on se sent envahi par la tristesse la plus profonde, se demandant jusqu'où vont l'ignorance des peuples et le cynisme des dirigeants, à l'idée de ces 70.000 payans suédois manifestant dans le but d'une augmentation de leurs charges militaires, qu'on vient d'ailleurs de leur doubler et de ces financiers Russes et Français ajoutant 91 millions au capital des usines Poutiloff, dirigées par des Allemands sous le contrôle d'une société anglaise.

Ici encore, comme dans toutes les questions de quelque importance, le

capitalisme avec ses corollaires et leurs soutiens apparaissent dans toute leur pourriture et en opposition avec le bien-être général. Il ressort de cette leçon que tous les efforts des hommes de cœur devraient tendre à répandre la science qui servira à nos descendants ou aux survivants de la révolution sociale inévitable pour résoudre tous les problèmes épineux que leur auront suscités des siècles d'un régime absurde.

Mais comme la science reste un monopole, arme les uns pour exploiter les autres, est falsifiée au profit des dogmes, à nous, anarchistes, incombe la tâche pressante de la destruction des préjugés politiques, religieux, patriotiques et de la culture de l'esprit de révolte, du sentiment de la dignité humaine, de la soif de la vérité.

Walthère DEMARCHE.

Voilà pour le côté administratif. Nos camarades remarqueront notre nouvelle rubrique (le mouvement ouvrier) est-il besoin de dire que c'est eux qui doivent l'alimenter.

Qu'ils nous fassent connaître les injustices accomplies où ils travaillent, les vellétés de révolte de leur frères de chaîne, nous aurons ainsi une page qui sera le miroir de la vie de l'usine.

L'EMANCIPATEUR.

N. B. — Nos camarades qui auront des carnets d'abonnements procéderont comme suit : ils délivreront le reçu à celui qui s'abonnera, ils nous enverront ensuite son nom et seulement quand les dix abonnés seront trouvés, ils nous retourneront les talons et le montant des abonnements. Le camarade Ledoux a chez lui des listes et carnets d'abonnements à la disposition des copains.

Reçu pour le journal

Reliquat de la fédération communiste 19,65. — C. Brassinne, 2,50. — Lemaître 2,00. — Sauvenier, 1,00. — Pleyers, 2,00. — Denis, 2,50. — Braibant, 1,00. — Colas Antoine, 1,00. — Mattard, 1,00. — Un c. du Renory, 2,00. — Groupe de Bois de Breux, 1,60. — Piette, 0,50. — Dejardin, 2,00. — Beaumont, 2,50. — Maise, 1,00. — Compère, 1,00. — Gérard F. 2,00. — François, 2,00. — X. 5,00. — Comminette, 1,00. — Un cam. de Bruxelles, 5,00. — J. D. 5,00. — Colette, 1,00. — Claders, 1,00. — Constant, 1,00 A.R. 5,00 — Total, 70,75.

Vie et action des groupes

Flémalle-Grande. — Groupe communiste anarchiste. — Réunion le 1^{er} et le 3^e dimanche de chaque mois, à 3 heures, rue Lhonneux, 137.

Liège. — Groupe anarchiste. — Tous les samedis, à 8 heures et demie, au Cheval blanc, place du Marché, réunion du groupe. Cordiale invitation à tous.

Camille BRASSINNE, éditeur, rue des Bayards, 13, Liège.